Zeitschrift: Textiles suisses [Édition française]
Herausgeber: Office Suisse d'Expansion Commerciale
Band: - (1953)
Heft: 2

Artikel: Paris : à propos des présentations
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-792372

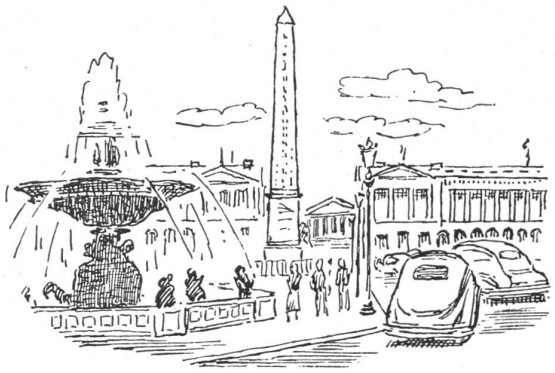
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



PARIS

A propos des présentations

Non, je ne vous parlerai pas des présentations de ce printemps 1953. On vous a dit excellemment, dans le dernier numéro de « Textiles Suisses », ce qu'elles avaient de disparate, de déconcertant et de charmant tout à la fois. Et les photographies qui illustraient la revue, comme celles qui illuminent le présent numéro, sont plus belles que des descriptions, plus éloquentes que des commentaires. C'est que la mode de printemps est toujours l'apothéose du textile vaporeux, aérien ou fleuri.

Mon dessein est plus simple et aussi plus ambitieux ; il est de faire ressortir l'utilité dans la permanence de ces présentations. Sait-on qu'elles seront bientôt centenaires ? C'est en 1856, croit-on, que l'ancêtre de la dynastie des Worth les inventa. L'amour l'y poussait. Il venait, en effet, d'épouser son mannequin — on disait alors « demoiselle de magasin ». Il créait sur le corps de sa femme et se servait d'elle pour montrer les derniers modèles dus à son talent. Que ne doit-on pas à ce Charles Frédéric ! Il a tout inventé de la couture moderne, depuis l'installation dans ce quartier perdu de la rue de la Paix, jusqu'à la collaboration avec les soyeux, les cotonniers et les lainiers, sans oublier les fabricants de dentelles, vraies ou mécaniques.

Ce fut un apôtre en même temps qu'un avisé commerçant. Après lui, ses successeurs n'ont fait que perfectionner la formule, mais aucun n'atteignit jamais le chiffre d'affaires du couturier à moustaches (quelle audace alors ! — je parle des moustaches pour un commerçant !) qui, vers 1868 ou 1870, réalisait chaque année pour 50 millions de ventes, c'est-à-dire pour plus de dix milliards de nos actuels francs français. Son château du Mont-Valérien n'est plus ; la fameuse salle à manger, où tous les meubles et tous les objets figuraient des escargots, s'est effritée sous le pic des démolisseurs ; à sa place, se dresse maintenant une vaste maison de santé. Mais il a laissé plus qu'un nom, plus qu'un souvenir, une voie glorieusement tracée.

Et, depuis près de cent ans, que les Allemands soient aux portes de Paris comme en 1914, qu'ils les aient franchies comme en 1940, les salons des maisons de couture présentent, chaque jour, en dépit des convulsions politiques ou militaires, du froid, de la canicule, des grèves, du manque d'éclairage ou de chauffage, des collections que l'on veut toujours plus belles, toujours plus nouvelles.

Et, à chaque changement de saison, les fabricants de textile y assistent. Ils vont voir comment on a traité leurs enfants, depuis qu'ils les ont présentés aux créateurs. Cette visite rituelle, deux mois environ avant la présentation, est toujours identique à elle-même. Les tissus, les dentelles, les broderies sont, à l'arrivée, soigneusement rangés dans des malles. On pose les patrons, un à un, sur la table devant laquelle le modeliste est assis, l'air volontairement impassible. Sans un mot, ce dernier rejette, en balayant la table, ce qui ne lui plaît pas. De temps à autre, le père s'inquiète de ce qu'un de ses enfants préférés n'ait pas plu. Le plus souvent, il conserve la même impassibilité que son antagoniste et ses aides empilent à nouveau les patrons dédaignés.

Mais, le jour de la collection, ce n'est plus la même chose. Le père va revoir ses enfants sortis de pension, et souvent sa fierté se double d'une sorte d'étonnement, en leur découvrant des vertus nouvelles, qu'il n'eût pas cru possible d'exalter.

Celui du textile a entendu, tout au long des mois, les doléances des couturiers, qui pleurent sur les temps actuels, sur le manque de pouvoir d'achat de la clientèle, gémissent sous le poids des taxes et impôts, invectivent contre les importations difficiles et les exportations problématiques, menacent les copieurs, se disent acculés à la ruine ou au suicide.

Il y a du vrai dans tout cela, mais celui du textile sait bien que la couture se renouvelle (comme faisait Antée, le fils de Neptune) chaque fois qu'elle reprend contact avec son sol, le sol de Paris. Dès lors, une philosophie le prend, ses efforts de noble artisan n'ont pas été et ne seront jamais vains. Les sacrifices qu'il a consentis pour plaire à cette Grande Coquette qu'est la Couture seront des sacrifices rémunérateurs. Il écoute les doléances, fait la part du « Comediante » et celle du « Tragediante », et continue d'œuvrer.

Et la vie de Paris continue. Tous les jours, dans les salons des couturiers, il y a foule pour la présentation. Comme le théâtre, la Couture joue chaque après-midi. Les actrices n'y tiennent qu'un rôle muet, mais elles parlent avec leur buste, leurs jambes et leurs pieds. Quelquefois, la parade saute par-dessus la rampe, et ce sont des soirées de Paris où le spectacle est dans une salle comme sur une scène. Une générale du Français, de Jean Anouilh ou de Marcel Achard, une nouvelle série de ballets de Roland Petit ou du Marquis de Cuevas, un spectacle inédit de l'Opéra, et voilà les robes des présentations, disséminées, portées par les dames de Paris.

Souvent même, le défilé est sur le plateau en même temps qu'à l'orchestre, comme ce fut le cas, il y a quelques jours, pour la revue de Doelnitz « Triple Galop ».

Déjà, Paris s'apprête pour sa saison. Les robes se feront voir alors jusque sur les champs de courses, au Polo de Bagatelle, dans les restaurants du Bois de Boulogne, ou à Montfort-l'Amaury, chez Carrère.

Mais, au fond, ce seront toujours des présentations de Couture, avec, au premier rang, le même public de femmes du monde, de riches bourgeoises et de journalistes.

Seulement, au lieu de danser sous les rayons des projecteurs, les organdis s'envoleront dans le soleil sur un fond de verdure.

Et, chaque après-midi, à la même heure, impassibles et souriantes, celles qu'on appelle mannequins, continueront de présenter, sur leurs longs corps flexibles, les plus beaux tissus du monde, ceux qui sont choisis et montrés par Paris.

X.X.X.